

<https://divergences.be/spip.php?article4519>



Une grève générale réussie nécessite une...

- Aujourd'hui - 2026 - Avril 2026 - USA -

Date de mise en ligne : vendredi 27 mars 2026

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

Origine [Waging-non-violence](#) 3 mars 2026

Une grève générale réussie nécessite une entraide tenant compte des traumatismes ; Pour mener une grève à grande échelle et sur le long terme, nous devons instaurer une véritable confiance afin de pouvoir compter les uns sur les autres lorsque les salaires ne seront plus versés.

,
Le rêve d'une grève générale nationale visant à paralyser plusieurs industries ou entreprises majeures gagne du terrain.

[<https://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L400xH111/strike-4f545.png>]

Partout dans le pays, des voix s'élèvent pour réclamer à juste titre une action collective à grande échelle, en particulier à la suite des grèves économiques locales et des manifestations contre l'occupation de Minneapolis par l'ICE. La *Journée de la vérité et de la liberté*, le 23 janvier, a donné un aperçu du pouvoir des gens ordinaires de faire trembler le système. Plus de 50 000 personnes ont envahi le centre-ville de Minneapolis en pleine journée de travail, bravant des températures de -20 Â°C. Environ un millier d'entreprises ont fermé leurs portes et les organisateurs estiment qu'un million de Minnesotains ont soutenu l'action. Le niveau de participation a démontré le pouvoir des grèves pour dynamiser les militants, alors même que nous pleurons les meurtres, la cruauté flagrante et les tortures perpétrés par les agents de l'ICE.

Ce qui s'est passé dans le Minnesota ne fera que renforcer les autres efforts visant à organiser des grèves générales : il existe un appel national à la grève lorsque 3,5 % de la population actuelle des États-Unis s'y engage, une pression continue en faveur de grèves régionales par *Blackout The System* et un plan de l'*United Auto Workers* pour une grève générale le 1er mai 2028. Ces appels à la grève générale reflètent le désir de reprendre le contrôle sur des systèmes qui tirent profit de l'épuisement, de la division et du désespoir. Ils soulignent également que pour mettre fin à la dérive vers le fascisme et l'effondrement climatique, nous devons perturber le cours normal des affaires, éveiller un sentiment commun de souveraineté morale et civique, et exercer notre pouvoir économique collectif.

Récemment, Aru Shiney-Ajay, organisatrice du *Sunrise Movement* basée à Minneapolis, a déclaré dans une interview que le 23 janvier « était un début fantastique ». Mais pour parvenir à une véritable grève générale, elle a ajouté qu'« il faudra encore beaucoup de travail ».

En effet, mener à bien une grève générale de longue durée dans ce pays vaste et diversifié nécessitera une organisation sans précédent. Cela exigera beaucoup de chacun d'entre nous, tant au niveau personnel que collectif.

Ce besoin d'une organisation plus poussée s'est manifesté lorsque l'appel à une « grève générale » le 30 janvier ne s'est pas concrétisé à l'échelle nationale, malgré l'élan croissant suscité par le meurtre d'Alex Pretti.

Alors que nous préparons le terrain pour de futures grèves, nous ne devons pas négliger un autre élément essentiel à leur succès : les mouvements forts nécessitent un soutien mutuel profond.

Nous devons veiller à ce que les grévistes et leurs familles voient leurs besoins fondamentaux satisfaits lorsque les systèmes économiques conventionnels sont remis en question. Nous devons nous soutenir les uns les autres malgré

les messages que nous envoie notre culture, selon lesquels il est dangereux de compter les uns sur les autres. En d'autres termes, nous ne pourrions pas faire grève à grande échelle et sur le long terme si nous n'apprenons pas à collaborer malgré la méfiance, la peur et les traumatismes.

Pratiquer l'interdépendance au milieu des traumatismes

Nous devons apprendre à dépendre les uns des autres pour notre survie : pour nous nourrir, nous loger et nous protéger de la violence. Ce type de dépendance est appelé, dans le langage des mouvements sociaux, « entraide ». L'entraide, qui consiste en des échanges volontaires et réciproques au sein d'une communauté, n'est pas une activité de soutien périphérique ; c'est l'infrastructure essentielle qui rendra possible une grève prolongée. L'entraide nous promet d'apprendre à dépendre les uns des autres plutôt que de compter sur les institutions défaillantes contre lesquelles nous luttons.

Dans le passé, des réseaux d'entraide notables ont été organisés en réponse à la pandémie de COVID, aux catastrophes naturelles et pour soutenir les grèves des enseignants, entre autres causes. Et malgré les risques considérables, des initiatives d'entraide inspirantes et auto-organisées ont vu le jour, quartier par quartier, à Los Angeles, Minneapolis et dans d'autres villes ciblées par l'ICE au cours de l'année dernière.

Comment Los Angeles s'unit pour apporter une aide mutuelle aux personnes touchées par les raids de l'ICE

Cependant, l'ampleur de l'entraide nécessaire pour une grève générale de longue durée sera bien plus importante que tout ce que nous avons vu jusqu'à présent. Ce ne sont pas seulement les familles marginalisées ou immigrées qui auront besoin d'« aide ». Les personnes qui ont actuellement un emploi et qui subviennent aux besoins d'autres personnes devront également survivre sans compter sur les structures traditionnelles. Les réseaux d'entraide qui ont vu le jour au cours des deux derniers mois à Minneapolis constituent un pas important dans la bonne direction.

Au-delà de l'aide au loyer et des systèmes de livraison de nourriture pour les immigrants confinés chez eux, les restaurants, les lieux de culte et les cafés ont ouvert leurs portes pour nourrir gratuitement leurs voisins et fournir aux patrouilleurs de l'ICE des masques à gaz, des chauffe-mains et des sifflets. Nous devons continuer à tirer parti de cette dynamique.

Le discours capitaliste hyperindividualiste nous dit de ne compter que sur nous-mêmes, que nous devons travailler dur et gagner suffisamment d'argent pour assurer notre nourriture, notre santé et notre logement. Mais ce système est voué à l'échec, et trop d'entre nous et de nos voisins sont vulnérables, exploités et privés de l'accès à nos besoins humains fondamentaux. Une grève mal planifiée risque d'aggraver ces injustices si les gens s'éloignent de leurs sources de revenus. C'est là le piège : Nous n'aurions pas besoin de faire grève si nous disposions d'un filet de sécurité, mais sans filet de sécurité, il est beaucoup plus difficile de faire grève.

L'entraide est le moyen de briser ce cercle vicieux. Mais voici le gros problème : les traumatismes collectifs ont privé notre société de la volonté de dépendre les uns des autres, de donner et de recevoir du soutien comme si notre vie en dépendait. L'entraide est un acte de confiance, mais beaucoup d'entre nous doivent encore apprendre à se faire confiance. Les traumatismes passés ou actuels liés à l'argent et à la classe sociale font croire à certains d'entre nous que nos privilèges économiques ont été gagnés à juste titre, que nous avons le droit d'accumuler nos ressources et de ne pas partager ce que nous avons avec les autres. Pour d'autres, le stress financier nous maintient prisonniers de systèmes qui détruisent notre biosphère et dégradent nos âmes. Le racisme provoque une dégradation spirituelle similaire, en nous enseignant que certaines personnes méritent davantage notre soutien que d'autres.

Nos corps sont tellement traumatisés que l'interdépendance semble dangereuse pour la plupart d'entre nous. Nous

croyons au discours selon lequel vivre seul avec un salaire à six chiffres est plus sûr que de vivre en profonde interdépendance avec notre communauté. Ou que travailler quatre emplois à temps partiel pour payer notre loyer est notre destin, et que personne ne peut nous aider à changer ce sort. Notre incapacité à nous faire confiance les uns les autres est la grande victoire du capitalisme. La vérité tacite est que nous sommes seuls, traumatisés, dérégulés et en deuil.

Nous essayons de construire un mouvement avec des corps et des cœurs enfermés dans des états de combat, de fuite ou de paralysie. Nous pouvons présenter de brillants arguments intellectuels en faveur de l'entraide, mais sans un sentiment incarné de sécurité, de guérison et d'appartenance, ces réseaux restent abstraits et impossibles à utiliser comme soutien lorsque les salaires cessent d'être versés.

Mais je ne suis pas traumatisé !

« Mais je ne suis pas traumatisé ! » J'ai souvent entendu cette phrase dans le cadre de mon travail visant à introduire des pratiques et des cadres de guérison des traumatismes dans les communautés militantes. Surtout de la part d'hommes et de personnes blanches.

Toute conversation sur les émotions peut sembler être une perte de temps dans une culture obsédée par la productivité et la rationalité. Mais dans un monde où nous sommes bombardés d'informations sur les génocides perpétrés avec l'argent de nos impôts, les sans-abri qui meurent dans nos rues, la crise de santé mentale chez les enfants, l'épidémie d'opioïdes, les brutalités policières, les extinctions massives et le chaos climatique qui se déroule sous nos yeux, aucun d'entre nous n'est à l'abri de la violence de ce monde. Notre obstination collective à affirmer que « tout va bien » peut en réalité être un symptôme de dissociation et de traumatisme, et non un signe de véritable bien-être.

Il est essentiel de noter que les traumatismes les plus insidieux et les plus primaires sont personnels. Trop nombreux sont ceux d'entre nous qui n'ont pas reçu de leur famille et de la société l'amour inconditionnel si essentiel à l'épanouissement humain. Nous avons été traités comme des êtres inférieurs à ce que nous sommes. Pire encore, beaucoup d'entre nous ont subi des violences familiales graves. Je suis également toujours frappé par le fait que 60 % des enfants aux États-Unis ont été confrontés à au moins l'un des problèmes suivants : abus sexuels, violences physiques, violence domestique ou alcoolisme dans leur famille. Et les traumatismes personnels peuvent trouver leur origine dans de nombreuses réalités de la vie au-delà des abus subis pendant l'enfance : souffrances raciales intergénérationnelles, dynamiques de pouvoir sociétales dysfonctionnelles et disparités de revenus et de richesse.

Comment permettre à davantage de personnes de participer à l'entraide qui sera essentielle pour mener à bien une grève générale ? Nous pouvons partager des informations sur la manière dont les quartiers peuvent répondre aux besoins humains fondamentaux. Nous pouvons plaider en faveur d'une prise de décision saine et populaire. Nous pouvons nous éduquer mutuellement sur les processus de résolution des conflits et la justice transformatrice. Mais l'information et l'éducation politique suffisent-elles à inciter les gens à agir ? Non. Il est important de reconnaître que la compréhension intellectuelle de l'entraide est fondamentalement différente de sa mise en pratique.

Beaucoup d'entre nous comprennent que nos actions quotidiennes nuisent à l'eau, au sol ou à d'autres espèces, mais nous continuons à les pratiquer. Nous comprenons qu'il n'existe pas de consommation véritablement éthique sous le capitalisme, et pourtant nous continuons à consommer. Notre consommation habituelle, malgré la connaissance de ses méfaits, peut intensifier la douleur et le traumatisme. Considérez l'héritage de la pénurie : une personne peut intellectuellement défendre un mouvement politique, mais lorsque vient le moment de contribuer, elle est submergée par une anxiété paralysante qu'elle ne comprend pas. Plus tard, elle se souvient d'une histoire : « Ma mère vivait dans sa voiture avant ma naissance. » Ce n'est pas seulement un souvenir, c'est un avertissement somatique hérité qui crie : « Ta sécurité, c'est ton argent ! »

Partager, c'est risquer la misère ! » L'instinct de survie du corps l'emporte sur l'engagement politique de l'esprit.

Ou considérez la honte de la dépendance : Un autre organisateur, désireux de se consacrer pleinement au mouvement, ressent un nœud dans l'estomac à l'idée de quitter son emploi dans une entreprise. L'obstacle n'est pas un manque de conviction, mais la honte à l'idée de devenir dépendant des autres. Dans une société qui assimile l'autosuffisance à une vertu, la vulnérabilité liée au besoin d'aide peut être perçue comme un profond échec moral. Le traumatisme nous murmure dans notre corps que nous devrions rester dans un emploi compromettant plutôt que d'affronter l'humiliation perçue de la dépendance mutuelle.

Passer de la théorie à la pratique de l'entraide signifie affronter les barrières émotionnelles et traumatiques qui nous empêchent d'exercer une véritable interdépendance. Pour construire un mouvement résilient, nous devons combler ce fossé entre le savoir et le ressenti. Nous devons incarner la beauté et la joie d'une interdépendance radicale avec les autres humains et avec la Terre elle-même.

Si nous ne parvenons pas à accéder aux émotions souterraines qui nous empêchent de vivre cette pratique radicale, elle restera pour la plupart d'entre nous un simple exercice intellectuel.

L'éducation politique, lorsqu'elle n'est pas associée à une sensibilité émotionnelle, ne touche pas nos cœurs. En fait, l'éducation politique sans conscience des traumatismes peut nous enfermer davantage dans nos opinions cloisonnées, où nous ne voyons pas les besoins et le chagrin réels des autres sous la surface de nos opinions. Beaucoup d'entre nous débattent de différences politiques insignifiantes plutôt que de pratiquer réellement l'entraide.

Une pratique de l'entraide tenant compte des traumatismes dans notre vie quotidienne consisterait à reconnaître nos traumatismes, nos peurs ou nos hésitations passés, tout en offrant notre temps, notre argent et même notre corps aux membres de notre communauté. Cette capacité à « voir » nos traumatismes et à agir malgré eux est possible lorsque nous pouvons puiser dans un fort sentiment d'ancrage et même de joie dans notre sentiment d'appartenance à notre communauté, et, espérons-le, dans notre pratique spirituelle.

Le pouvoir des coalitions multiraciales

Une grève générale et l'effort d'entraide nécessaire pour la soutenir nécessitent une coalition multiraciale. Une coalition multiraciale est cruciale non seulement en tant que nécessité morale, mais aussi en tant que nécessité stratégique enracinée dans la démographie, l'économie, l'histoire et la réalité actuelle de ceux qui occupent des emplois essentiels.

Historiquement, certains des segments les plus militants et les plus conscients de leur classe sociale de la classe ouvrière américaine ont été les travailleurs de couleur, précisément parce qu'ils sont confrontés à l'exploitation combinée de bas salaires, de conditions de travail dangereuses et de racisme systémique.

Une coalition multiraciale rendra le mouvement moins vulnérable aux tentatives de la classe dirigeante de briser les grèves en exploitant les différences raciales grâce à la tactique séculaire du « diviser pour régner ». Les travailleurs de couleur sont concentrés de manière disproportionnée dans les secteurs les plus exploités et les plus stratégiques (par exemple, l'entreposage et la logistique, l'hôtellerie, les soins à domicile et l'agriculture), où une grève aurait un impact maximal.

Par conséquent, une coalition multiraciale serait en mesure de mobiliser les travailleurs aux points névralgiques de l'économie et de s'appuyer sur les traditions les plus efficaces de la lutte syndicale. Une grève sans cette base est

comme un navire avec une brèche dans la coque : il peut prendre la mer par temps calme, mais il ne survivra pas à la tempête.

La construction d'une coalition multiraciale dépend de la confrontation avec le traumatisme racial.

Ce traumatisme n'est pas un concept abstrait. Il est présent dans les expériences quotidiennes et incarnées de nos camarades potentiels. Il se manifeste dans nos réunions, dans le partage de nos ressources et dans nos silences. Nous le voyons surgir lorsqu'une femme de couleur à faible revenu calcule comment demander une aide au loyer à sa communauté tout en écoutant les autres planifier avec désinvolture leurs vacances d'été. Elle peut se demander : « Peuvent-ils vraiment comprendre ce que signifie « l'entraide » alors que ma survie n'est qu'une abstraction pour eux ? »

Ou imaginez un homme blanc doux et bien intentionné qui peut réciter les statistiques sur les disparités raciales en matière de richesse, mais qui ne peut pas ressentir dans son corps la douleur de la mère de son groupe qui fait des heures supplémentaires pour joindre les deux bouts. Il néglige sa profonde fatigue, la peur d'un seul quart de travail manqué ou le poids d'une lignée entière de résilience forcée. Ses déclarations intellectuelles en faveur de la justice deviennent un mur, et non un pont. Il est incapable d'incarner pleinement l'empathie qu'il ressent. Un tel homme doit aller au-delà de la compréhension intellectuelle pour ressentir la douleur de ses amis comme si c'était la sienne. Il ne peut y parvenir qu'en s'ouvrant à ses propres couches de chagrin et de traumatisme.

Ces moments ne sont pas de simples frictions interpersonnelles ; ils sont la manifestation de traumatismes raciaux et de classe non guéris. C'est pourquoi, malgré nos meilleures intentions, nos coalitions se fracturent. Pourquoi, par exemple, le mouvement #MeToo s'est-il fracturé sous le poids des accusations de préjugés raciaux ?

Les traumatismes non traités â€” les pulsions intérieures sauvages de colère et de chagrin â€” ne disparaissent pas en les réprimant ou en les évitant. Cette douleur ne peut commencer à se transformer que lorsqu'elle est observée avec amour et sagesse par nous-mêmes et nos semblables. En mettant en lumière les émotions et les expériences qui semblent négligées et honteuses, nous pouvons commencer à guérir et à progresser vers une solidarité plus profonde les uns avec les autres.

Comment pouvons-nous faire face à ce traumatisme ?

La psychothérapie moderne pourrait être un bon point de départ pour différents types de groupes militants. Mais nous ne disposons pas d'un nombre suffisant de thérapeutes bien formés et abordables pour faire face à l'ampleur du traumatisme auquel nous sommes confrontés.

De nombreuses traditions ancestrales de guérison, notamment les spiritualités indigènes et orientales, nous offrent également des voies de guérison. Contrairement aux approches individualistes courantes dans la guérison occidentale, ces approches mettent l'accent sur la création d'un sentiment d'appartenance à sa communauté et à la Terre elle-même. Des leaders spirituels modernes comme Joanna Macy ont mis au point des voies de guérison des traumatismes écologiques collectifs, en s'inspirant de certaines de ces traditions anciennes. Certains leaders plus jeunes et issus des minorités ethniques créent de nouvelles pratiques intégrées qui abordent d'autres types de traumatismes à partir de cadres psychologiques modernes et de cadres spirituels anciens basés sur la communauté.

La guérison n'est bien sûr pas facile, elle est semée d'embûches, mais elle est incontournable. Notre mouvement de masse doit admettre qu'une grève générale ne peut réussir que si nous affrontons nos traumatismes de front.

Une grève générale réussie nécessite une...

Alors que nous nous préparons à nous engager dans une lutte non violente, nous devons également apprendre à prendre soin les uns des autres. C'est le travail discret et peu glamour de notre époque. Nous devons ralentir pour construire le tissu relationnel nécessaire à une véritable entraide qui rendra toute grève future non seulement possible, mais inébranlable.

Post-scriptum :

Sahaja Serpent est une praticienne contemplative et une éducatrice en sciences écologiques basée au Tibet. Elle travaille à l'intersection de la pratique contemplative et du changement social, en encadrant des militants dans la construction de mouvements tenant compte des traumatismes. Elle anime des retraites et des ateliers qui intègrent des pratiques de guérison des traumatismes incarnés, le dialogue communautaire et la discussion sur l'éthique. Vous pouvez la contacter à l'adresse sahajaserpent@proton.me